

1882  
ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

*L'humble et gracieux volume de la vie*

LES DÉSIRS

DE

JEAN SERVIEN

CINQUANTE-SIXIÈME ÉDITION

1882

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

—  
1921

Prix : 6 fr. 75 c.

# **Les Désirs de Jean Servien**

**Anatole France**



**Calmann-Lévy, Paris, 1921 [56e édition]**

**Exporté de Wikisource le 10/07/2018**

- [Chapitre I](#)
- [Chapitre II](#)
- [Chapitre III](#)
- [Chapitre IV](#)
- [Chapitre V](#)
- [Chapitre VI](#)
- [Chapitre VII](#)
- [Chapitre VIII](#)
- [Chapitre IX](#)
- [Chapitre X](#)
- [Chapitre XI](#)
- [Chapitre XII](#)
- [Chapitre XIII](#)
- [Chapitre XIV](#)
- [Chapitre XV](#)
- [Chapitre XVI](#)
- [Chapitre XVII](#)
- [Chapitre XVIII](#)
- [Chapitre XIX](#)
- [Chapitre XX](#)
- [Chapitre XXI](#)
- [Chapitre XXII](#)
- [Chapitre XXIII](#)
- [Chapitre XXIV](#)
- [Chapitre XXV](#)
- [Chapitre XXVI](#)
- [Chapitre XXVII](#)
- [Chapitre XXVIII](#)
- [Chapitre XXIX](#)
- [Chapitre XXX](#)
- [Chapitre XXXI](#)
- [Chapitre XXXII](#)
- [Chapitre XXXIII](#)
- [Chapitre XXXIV](#)
- [Chapitre XXXV](#)

# I

Jean Servien naquit dans une arrière-boutique de la rue Notre-Dame-des-Champs. Son père était relieur et travaillait pour les couvents. Jean fut un petit enfant chétif que sa mère nourrissait tout en cousant les livres, feuille à feuille, avec l'aiguille courbe. Un jour qu'elle traversait la boutique en chantonnant une romance dont les paroles exprimaient pour elle la splendeur confuse des ambitions maternelles, le pied lui glissa sur le carreau humide de colle.

Elle leva instinctivement le bras pour protéger l'enfant qu'elle tenait contre son sein, et, de sa poitrine découverte, heurta rudement l'angle de fonte de la presse. Elle ne sentit pas d'abord une très vive douleur, mais il lui vint au sein un abcès qui se ferma et se rouvrit, puis une fièvre hectique qui l'étendit au lit.

Là, pendant les heures infinies du soir, de son seul bras libre, elle entourait son petit enfant en lui murmurant d'un souffle embrasé quelques lambeaux de sa chère romance :

*Comme un pêcheur, quand l'aube est près d'éclorre,  
Vient épier le réveil de l'aurore...*

Elle aimait surtout le refrain régulier et changeant dont elle

berçait son Jean qui devenait tour à tour, au gré de la chanson, général, avocat et « lévite » en espérance.

En femme du peuple qui ne connaissait les hautes fonctions sociales que par quelques éclats de leur pompe extérieure et par les révélations informes des portiers, des valets et des cuisinières, elle rêvait son fils à vingt ans plus beau qu'un archange et couvert de décorations, dans un salon plein de fleurs, au milieu de femmes du monde ayant toutes d'aussi bonnes manières que les actrices du Gymnase :

*En attendant, sur mes genoux,  
Beau cavalier, endormez-vous.*

Puis elle contemplait ce même fils, debout cette fois dans le prétoire, l'hermine à l'épaule, sauvant par son éloquence la vie et l'honneur de quelque illustre client :

*En attendant, sur mes genoux,  
Bel avocat, endormez-vous.*

Elle le voyait ensuite en brillant uniforme, dans la mitraille, sur un cheval cabré, remportant une victoire, comme ceux dont elle avait vu les portraits, un dimanche à Versailles :

*En attendant, sur mes genoux,  
Beau général, endormez-vous.*

Mais quand la nuit envahissait la chambre, une nouvelle image étalait à ses yeux d'incomparables splendeurs.

Dans sa maternité à la fois orgueilleuse et humble, elle contemplait, du fond obscur d'un sanctuaire, son fils, son Jean,

revêtu d'ornements sacerdotaux, élevant le ciboire dans la nef parfumée par les battements d'aile des chérubins à demi visibles. Et elle frémissait comme la mère d'un dieu, cette pauvre ouvrière malade dont l'enfant chétif languissait près d'elle dans le mauvais air d'une arrière-boutique :

*En attendant, sur mes genoux,  
Mon beau lévite, endormez-vous.*

Un soir, comme son mari lui tendait une potion, elle lui dit avec un accent de regret :

— « Pourquoi m'as-tu appelée ? Je voyais la Sainte Vierge dans des fleurs, des pierreries, des lumières. C'était si beau ! »

Elle ajouta qu'elle ne souffrait plus, qu'elle voulait que son Jean apprît le latin. Et elle mourut.

## II

Le veuf, qui était beauceron, envoya son fils dans le département d'Eure-et-Loir, au village, chez ses parents. Quant à lui, robuste et résigné, économe par instinct comme un patron et comme un père, il ne quittait le tablier de serge verte que pour aller le dimanche au cimetière. Il pendait une couronne au bras de la croix noire et, s'il faisait chaud, s'asseyait, au retour, sur le boulevard, contre la grille d'un marchand de vins. Là, en vidant lentement son verre, il regardait passer les mères et les petits enfants.

Ces jeunes femmes qu'il voyait venir et s'éloigner lui étaient de rapides images de sa Clotilde et lui inspiraient de la mélancolie sans qu'il s'en rendît compte, car il n'était pas habitué à réfléchir.

Le temps coula. Peu à peu, le souvenir de la morte prit dans la mémoire du relieur un caractère de douceur et de vague. Une nuit il essaya, sans y réussir, de se représenter la figure de Clotilde, alors il se dit qu'il pourrait peut-être retrouver les traits de la mère sur le visage de l'enfant, et il lui vint un grand désir de revoir et de reprendre ce reste de celle qui n'était plus.

Le matin, il écrivit à sa vieille sœur la Servien une lettre pour la prier de venir s'installer avec le petit dans la rue Notre-

Dame des Champs. La Servien, qui avait vécu longtemps à Paris, à la charge de son frère, car elle était paresseuse avec délices, consentit à revenir vivre dans une ville où, disait-elle, les gens sont libres et ne dépendent point de leurs voisins.

Un soir d'automne, elle fit son entrée par la gare de l'Ouest avec son Jean et ses paniers, droite, sèche, l'œil enflammé, prête à défendre le petit contre des périls imaginaires. Le relieur embrassa l'enfant et dit :

— « C'est bon ! »

Puis il le mit à califourchon sur ses épaules et, lui recommandant de se bien tenir aux cheveux de son père, il l'emporta fièrement à la maison.

Jean avait sept ans. Des habitudes furent bientôt prises. À midi, la vieille fille mettait son châle et s'en allait avec l'enfant du côté de Grenelle.

Ils suivaient tous deux les larges allées bordées de murs écaillés et de cabarets peints en rouge. Le plus souvent un ciel gris pommelé comme les percherons qui passaient recouvrait avec une douce tristesse le faubourg tranquille. Elle s'asseyait sur un banc et, pendant que le petit jouait au pied d'un arbre, elle tricotait un bas et conversait avec un invalide à qui elle confiait qu'il était dur de vivre chez les autres.

Un jour, un des derniers beaux jours de l'automne, Jean accroupi à terre piquait dans le sable humide et fin des écorces de platanes. Cette puissance d'illusion qui fait vivre les enfants dans un miracle perpétuel changeait pour lui une poignée de terre et de bois en de merveilleuses galeries, en des châteaux féeriques ; il en battit des mains ; il en bondit de joie. Alors, il

se sentit pris dans quelque chose de doux et de parfumé. C'était la robe d'une dame qui passait et dont il ne vit rien, sinon qu'elle souriait en l'écartant doucement. Il alla dire à sa tante :

— « Comme elle sent bon, la dame ! »

La Servien murmura que les grandes dames ne valaient pas mieux que les autres et qu'elle s'estimait plus, avec sa jupe de mérinos, que toutes ces mijaurées en falbalas.

Elle ajouta :

— « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. »

Mais Jean ne comprenait pas ce langage. Cette soie parfumée qui avait effleuré sa joue lui laissa le souvenir doux et vague d'une caresse dans une apparition.

### III

Un soir d'été, comme le relieur prenait le frais devant sa porte, un gros homme au nez rouge, assez vieux et qui portait un gilet écarlate taché de graisse, le salua avec politesse et mystère et lui dit d'une voix chantante à laquelle l'artisan lui-même reconnut un accent italien :

— « Monsieur, j'ai traduit la *Jerusalem liberata*, le chef-d'œuvre immortel de Torquato Tasso. »

Et il avait en effet un gros cahier de papier sous le bras.

— « Oui, monsieur, j'ai consacré mes veilles à cette tâche glorieuse et ingrate. Sans famille, sans patrie, j'ai écrit ma traduction dans des soupentes obscures et glacées, sur du papier à chandelle, sur des cartes à jouer, sur des cornets à tabac ! Voilà quelle a été la tâche du proscrit. Vous, monsieur, vous vivez dans votre pays, au sein d'une famille florissante, du moins je le souhaite. »

À ces mots, qui le frappaient par leur ampleur et leur étrangeté, le relieur songea à la morte qu'il avait aimée et il la revit, roulant ses beaux cheveux, comme aux premiers matins.

Le gros homme poursuivit :

— « Je dis : l'homme est une plante que les orages tuent en le déracinant.

« Voici votre fils, n'est-il pas vrai ? Il vous ressemble. »

Et posant la main sur la tête de Jean, qui, pendu à la veste de son père, s'étonnait de ce gilet rouge et de ce parler chantant, il demanda si l'enfant apprenait bien ses leçons, s'il devenait un savant, s'il n'étudierait pas bientôt la langue latine.

— « Cette noble langue, ajouta-t-il, dont les monuments inimitables m'ont fait si souvent oublier mes infortunes.

« Oui, monsieur, j'ai souvent déjeuné d'une page de Tacite et soupé d'une satire de Juvénal. »

À ces mots, il imprima subitement la tristesse sur sa face enluminée, et baissant la voix :

— « Pardonnez-moi, monsieur, si je vous tends le casque de Bélisaire. Je suis le marquis Tudesco, de Venise. Quand j'aurai reçu du libraire le prix de mon labeur, je n'oublierai pas que vous m'aurez assisté d'une pièce de monnaie dans mes plus dures épreuves. »

Le relieur, fort endurci contre tous les mendiants qui les soirs d'hiver entraient avec la bise dans sa boutique, éprouvait, au contraire, une sorte de sympathie et de respect pour le marquis Tudesco. Il lui glissa une pièce de vingt sous dans la main.

Alors, le vieillard, d'un air inspiré :

« Il y a, dit-il, une nation malheureuse, l'Italie ; une nation généreuse, la France ; et un lien qui les unit, l'humanité.

« Quelle vertu ! l'humanité ! l'humanité ! »

Cependant le relieur songeait aux dernières paroles de sa femme : « Je veux que mon Jean apprenne le latin. » Il hésita,

puis, voyant M. Tudesco saluer en souriant pour partir :

— « Monsieur, lui dit-il, si vous vouliez donner deux ou trois fois par semaine des leçons de français et de latin à cet enfant, nous pourrions nous entendre. »

Le marquis Tudesco ne parut point surpris. Il sourit et dit :

— « Certes, monsieur, puisqu'il vous est agréable, je me ferai une grande joie d'initier votre fils aux mystères du rudiment latin.

« Nous ferons de lui un homme et un citoyen, et Dieu sait jusqu'où ira mon élève, en ce beau pays de liberté et d'humanité. Il peut devenir ambassadeur, mon cher monsieur. Je dis : savoir c'est pouvoir.

— « Vous reconnaîtrez la boutique, dit le relieur ; il y a mon nom sur l'enseigne. »

Le marquis Tudesco, ayant caressé l'oreille du fils et salué le père avec une familiarité noble, s'éloigna d'un pas encore léger.

## IV

Le marquis Tudesco revint, sourit à la Servien qui lui lançait des regards empoisonnés, salua le relieur de l'air d'un protecteur discret et fit acheter des grammaires.

Il donna d'abord ses leçons assez régulièrement. Il s'était pris de goût pour ces récitations de noms et de verbes qu'il écoutait d'un air vénérable et propice, en déployant lentement son cornet de tabac, et qu'il entrecoupait de réflexions badines dont la bonhomie, relevée d'une pointe de férocité, trahissait son génie de sacripant bon apôtre. Il était facétieux et grave, et feignait longtemps de ne pas voir sur la table le verre rempli de vin à son intention.

Le relieur, le considérant comme un homme capable mais désordonné, le traitait avec beaucoup d'égards, car les vices de conduite ne nous choquent guère que chez des voisins, ou tout au plus chez des compatriotes. Jean s'amusait à son insu des malices et de l'éloquence de ce vieillard, qui réunissait en lui le prélat et le bouffon. Les récits de ce rare conteur passaient l'intelligence de l'enfant mais non sans y laisser certaines impressions confuses d'audace, d'ironie et de cynisme. Seule la Servien gardait à cet homme une haine et un mépris entiers. Elle ne s'expliquait point sur lui, mais elle opposait un visage rigide, à longues peaux, et deux yeux de flamme aux

salutations courtoises que le professeur ne manquait jamais de lui faire, avec un tour particulier de ses petites prunelles grises.

Un jour le marquis Tudesco entra dans la boutique en titubant ; ses yeux qui pétillaient et sa bouche arrondie par une disposition à l'éloquence et à la volupté, son nez capable, ses joues roses de beau vieillard, ses mains grasses entr'ouvertes et son gros ventre lestement porté lui donnaient, sous le veston et le feutre, une parfaite ressemblance avec un petit dieu agreste de ses ancêtres, le vieux Silène.

La leçon fut, ce jour-là, vague et capricieuse. Jean récitait d'un ton monotone : *moneo, mones, monet... monebam, monebas, monebat...* Tout à coup, M. Tudesco se poussa en avant, fit horriblement grincer sa chaise et, posant le bras sur l'épaule de son élève, lui dit :

— « Jeune enfant, je vais te donner aujourd'hui une leçon plus profitable que tout le misérable enseignement dans lequel je me suis renfermé jusqu'à présent.

« C'est une leçon de philosophie transcendante : Écoute-moi bien, jeune enfant. Si tu t'élèves un jour au-dessus de ta condition et si tu parviens à prendre connaissance de toi-même et du monde, tu reconnaîtras que les hommes n'agissent que par égard à l'opinion de leurs semblables, en quoi ils sont, *per Bacco !* de bien grands insensés. Ils craignent qu'on les blâme et souhaitent qu'on les loue.

« Ils ne savent donc pas, les sots, que le monde ne se soucie pas plus d'eux que d'une noisette et que leurs plus chers amis les verront glorifiés ou déshonorés sans perdre une bouchée de leur festin. Apprends de moi, *caro figliuolo*, que l'opinion ne